

Intervento di Mario Giro alla Consegna del Premio della Fondazione Chirac per la prevenzione dei conflitti

Parigi 5 Novembre 2010

Monsieur le Président,
Messieurs les membres du Jury,
Excellences,
Mesdames et Messieurs,

C'est un grand privilège pour moi de recevoir le Prix Paix Préventive de la Fondation Chirac. Je remercie Michel Camdessus pour les mots qu'il a prononcés à mon endroit, je le remercie aussi pour les sentiments d'amitiés qu'ils révèlent. Je remercie le Jury qui m'a choisi, le Président Chirac et sa Fondation, et je remercie aussi pour le cadre solennel qu'a été choisi pour cette cérémonie, enrichie par la présence de beaucoup d'amis et d'importantes autorités qui m'honorent, et que je remercie.

Par cet acte est reconnu un travail et un engagement: celui de défendre la paix, de la préserver et de la retrouver lorsqu'elle est perdue. Au fil des ans j'ai appris que la paix est le bien le plus précieux pour un être humain, une famille, une nation, un peuple. C'est vrai : les conflits sont nombreux et parfois incompréhensibles, inextricables. Cela peut décourager et conduire à l'immobilité. Mais en portant en soi l'atlas des douleurs du monde on peut arriver à une ferme conviction : la paix est toujours possible. C'est une leçon qui m'a formé et qui m'a changé. Elle va à contre courant d'une mentalité très diffuse : celle qui enseigne que lorsque les armes parlent et la haine règne, rien ou presque n'est possible. L'idée résignée qui prévaut aujourd'hui est que la guerre sera toujours la triste compagne de la vie de l'homme : devant elle nous sommes tous impuissants. Mais la guerre ne peut pas être simplement considérée comme un passage de l'histoire : en réalité le conflit marque le déclin des peuples. Après une guerre un homme, une femme, un peuple ne sont plus ce qu'ils étaient. Je l'ai vu en Afrique, je l'ai constaté dans les Balkans et ailleurs. Derrière elle, la guerre laisse des traces profondes dans l'esprit des peuples, elle les corrompt, elle endommage et détériore l'âme d'une nation, arrache de l'esprit de l'être humain, ce qui caractérise son humanité: la volonté d'espoir et le désir d'avenir. C'est en ce sens que nous disons que la guerre est la mère de toutes les pauvretés.

Au cours du temps le service de la paix est devenu pour moi une passion nourrie de sympathie pour l'humain et son avenir. Je ne peux cacher que souvent cette quête a été considérée naïve ou idéaliste. Elle est en revanche humaine. Un certain regard réaliste parfois fait croire qu'il y a des tournants de l'histoire où la guerre ne peut être évitée. Plusieurs conflits sont expliqués comme le produit inévitable d'une situation objective, indépendants de la volonté des peuples. Mon expérience est différente. C'est toujours une décision humaine qui est à l'origine d'une guerre, et de ce fait celle-ci peut être évitée ou changée. J'ai eu l'opportunité de parler à plusieurs chefs de guerre, de demander pourquoi ils avaient pris les armes. J'ai obtenu diverses réponses mais j'ai appris une chose sur toutes : cette terrible décision n'est jamais simple. Il s'agit d'un déchirement profond parce que –même intuitivement- celui qui en décide sait qu'il s'agit d'un chemin sans retour. La guerre n'est pas naturelle à l'homme. Aucune raison objective ne peut être invoquée comme rationalité objective surpassant la volonté humaine. C'est sur cette volonté qu'il faut travailler.

Travailler à la prévention des conflits devient alors une descente dans l'histoire d'un homme, d'un groupe, d'une nation, une descente dans leur conscience. Il est nécessaire de se syntoniser avec leur discernement, sur « leurs » raisons. Peur, méfiance, culture du mépris, pathologie de la mémoire, sentiment de victimisation, rancune, torts : tout y passe et tout se tient. Pour réussir à aider, j'ai appris la patience et l'écoute, savoir attendre fidèlement que l'heure vienne, l'humilité afin d'arriver à toucher les cordes profondes qui mènent à la paix. Ce n'est pas chose facile. Il n'y a pas de « paix facile » ni de dialogue simple. Il n'y a pas de formule magique, de schémas déjà prêts, de documents concoctés à l'avance. Certes il faut de l'expérience, du sens politique, de la connaissance, mais cela n'est pas assez. Il faut aussi sortir de soi-même, abandonner toute vision égocentrique pour apprendre l'art de la rencontre. Il ne s'agit pas de se renier, de renoncer à ses convictions : il s'agit de reconnaître le lien que crée la même aventure humaine et de reconquérir le sens d'une communauté de destins. Il n'y a pas d'innocents face à un conflit : tous ont une part de responsabilité. C'est une sagesse qui, pour nous Européens, monte du terrible chaudron d'Auschwitz qui marque le point le plus bas de notre continent, devant lequel il faut laisser tout orgueil et faire surgir un désir de paix. C'est une vocation pour l'Europe : celle de la paix.

L'amitié avec les pauvres, marque distinctive de la Communauté de Sant'Egidio est cette école à laquelle j'ai appris la relation avec l'autre, l'éloigné, le différent. Servir les derniers est la clé pour arriver à tous. Nul ne peut dire qu'une société qui marginalise, sépare, exclut, est en paix. C'est pourquoi travailler pour la paix signifie de nombreuses choses au-delà des accords politiques : reconstruire le tissu déchiré des banlieues ou s'installe la violence diffuse, la rencontre entre générations différentes, l'inclusion des derniers, le

dialogue entre les religions, le partenariat entre continents -et je songe ici tout particulièrement à la relation entre Europe et Afrique qui doit devenir une « mutualité » réelle-. C'est la construction du « vivre ensemble ».

Je ne peux ici ne pas l'exemple de deux témoins, héros du vivre ensemble, membres de Sant'Egidio. Il s'agit de William Quijano, 21 ans étudiant de El Salvador, tué par les maras parce qu'il travaillait avec les enfants afin de les arracher à leur emprise. Et Floribert Bwana Chui, douanier de 27 ans, assassiné pour avoir fait détruire une cargaison de nourriture avariée. C'est deux exemples de jeunes qui ne se sont pas pliés aux logiques de la violence diffuse et de la corruption. Je désire ici honorer leur mémoire. L'expérience qui se cache dans cet engagement pour l'humain, est révélatrice d'une force morale dont le monde a grand besoin. Je veux parler de la force et à l'autorité que possèdent l'acte gratuit, et le fait d'être désintéressé. Dans notre monde contemporain, face à des scénarios de si grand changement, cela est nécessaire : une force de sympathie et de passion pour l'humain qui soit messagère d'espoir. Souvent la haine se glisse entre des univers où n'a pas été cultivée la sympathie réciproque et le génie du vivre ensemble et devient le terrain de culture de violences diffuses. La sympathie change les regards pétrifiés par l'extranéité et le soupçon et pousse à travailler entre mondes, peuples, religions et cultures, en tissant patiemment le réseau de l'estime et de la courtoisie.

Mesdames et Messieurs,

Ce prix représente un grand encouragement pour les passionnés de paix. Notre monde a besoin qu'on lui dise que la paix est possible, que vivre ensemble est possible. Notre destin n'est pas l'affrontement, la peur, la séparation. Il nous faut la sagesse d'un humanisme affiné par la vie, une foi audacieuse qui s'est mesurée avec la douleur, l'amour pour la vie qui rend experts en humanité.

Je vous remercie

Mario Giro